



« D'abord, nous allons retrouver nos élèves, les regarder, leur sourire »

Les élèves acceptent bien plus souvent qu'on ne le croit d'être bousculés dans leurs certitudes, souligne, dans une tribune au « Monde », Marguerite Graff, professeure d'histoire-géographie en banlieue, s'insurgeant contre la « musique insidieuse » qui voudrait faire douter du travail que fait l'école depuis des années. Tribune. Le drame qui a vu la mort de notre collègue Samuel Paty nous a terrassés. Pour saluer son engagement et sa mémoire, ne laissons pas s'installer une musique insidieuse et désespérante : nous faire douter du travail colossal que fait l'école depuis des années. On connaît si mal ses réussites. On caricature si promptement les jeunes qui y sont accueillis.

Afin de disperser les préjugés nous avons écrit en 2018 l'ouvrage collectif Territoires vivants de la République. Ce que peut l'école : réussir au-delà des préjugés (La Découverte). Aujourd'hui, l'envie de témoigner redouble. Oui, au quotidien, nous tissons des liens, nous ouvrons des horizons, nous bâtissons une maison commune, avec des jeunes qui sont des êtres humains complets, riches de leurs doutes, de leurs quêtes, de leurs héritages. Nous ne décrétons ni n'incliquons des valeurs et des principes. Nous tâchons de les vivre, ensemble.

Confiance

D'abord, nous allons retrouver nos élèves, les regarder, leur sourire, leur manifester par ces signes notre joie à les voir. Car rien ne se fait à l'école sans une relation de confiance. Nous serons là en novembre, nous ne les connaissons que depuis six semaines, nos liens sont encore fragiles. Est-ce que mes élèves ont déjà confiance en moi ? A vrai dire, je ne le sais pas encore.

Certains auront besoin de plus de preuves de mon équité, de mon soutien, de ma neutralité aussi. Parmi d'autres, je vais retrouver une classe de terminale technologique avec laquelle cela partira probablement dans tous les sens : chacun voulant parler en même temps, ce sera braillard, vivant, et réceptif. Nous sommes allés au Mémorial de la Shoah, à Paris, début octobre. Dans le silence des vacances, je lis ce qu'ils ont écrit, et cela me porte et m'émue. Je ne comprends rien à ceux qui crient que cet enseignement n'est pas possible dans nos banlieues.

Je devine que mes élèves qui se reconnaissent dans l'islam auront une déchirure au cœur, pour certains une grande douleur. Parce qu'elle touche des cercles intérieurs et complexes, cette déchirure sera bien cachée, ou masquée derrière des postures volontiers provocatrices. Ils seront sur le fil.

On s'étonne de leurs silences. Or ils sont pétrifiés, ils ne savent pas mettre des mots sur leur malaise. C'est tellement complexe de comprendre et de dire le religieux, l'intime, l'héritage, quand on a 12, 15 ou 17 ans. Ils voudront partager la communauté du deuil de Samuel Paty, tout en s'en sentant relégués. En 2015, nous avons eu raison d'affirmer les valeurs essentielles de notre démocratie en disant « Je suis Charlie ». Mais nous n'avons pas réussi à tous les entraîner avec nous, nous avons raté cet « ensemble ». En novembre 2020, ne les laissons pas loin de nous, hors de nous.

A chacun sa place

Oui, les ados avancent des choses qu'on n'a pas envie d'entendre. Ils ont le droit de dire que les caricatures les choquent. C'est leur liberté d'expression. Leurs paroles sont le point de départ du cours et non son aboutissement. Ils le comprennent. Pour qu'ils cheminent avec nous, nous faisons des détours pédagogiques. Le documentaire de Stéphanie Valloato « Caricaturistes, fantassins de la démocratie », présenté au Festival de Cannes en mai 2014, ouvre des débats apaisés, parce que les caricaturistes viennent de cultures et de religions différentes ; ainsi nos élèves ne se sentent pas stigmatisés.

Raconter les violences entre catholiques et gendarmes en 1906, lors des inventaires des biens du clergé, cela ouvre aussi un avenir possible. Il n'y a pas que l'islam qui a questionné la laïcité

En 2016, invité au lycée, le philosophe Abdennour Bidar a rappelé la longue tradition de l'humour

religieux. Rire face à ce qui devrait nous écraser, le tragique de la vie, la mort, la souffrance, c'est même le propre de l'homme ; aucun jeune ne s'est senti offensé. Raconter les violences entre catholiques et gendarmes en 1906, lors des inventaires des biens du clergé, dire qu'il y a eu des morts mais que la société s'est peu à peu apaisée, cela ouvre également un avenir possible. Il n'y a pas que l'islam qui a questionné la laïcité.

Alors nous pouvons décortiquer avec eux la propagande de l'islamisme radical qui brandit un islam fantasmé des origines, qui fait croire à l'impossibilité d'une réconciliation, en instrumentalisant les blessures et les rancœurs. Démolir avec les jeunes cette boîte à penser qui prétend les soulager du désarroi de la vie.

A l'école on expérimente l'inconfort. Nos élèves acceptent bien plus souvent qu'on ne le croit d'être bousculés dans leurs certitudes. Ils bougent. On le voit dans leurs yeux, on sème des graines. Travailler avec la jeunesse est un privilège car elle sait instinctivement ce qui est juste et ce qui est sincère. Redisons-le : au préalable nous sommes soucieux de garantir à chacun sa place, avec son identité multiple et unique. Y compris avec l'héritage de liens parfois difficiles à la France et qu'on ne dit jamais.

Histoire commune

Je pense à la jeune Lydia qui m'interrogeait en 1 re , disant « je ne sais pas si je peux être musulmane et républicaine » . En terminale, elle me confiait que ses deux grands-pères avaient été assassinés par l'armée française pendant la guerre d'Algérie, et que cela n'a pas été facile de « se dépatouiller avec cette histoire » . Et elle ajoutait : « l'école française est ce que j'ai connu de plus beau »

Son témoignage montre que ce passé n'est pas encore passé. Nous ne sommes ni apaisés ni réconciliés avec notre histoire coloniale. L'école ne vit pas hors sol avec des jeunes qui laisseraient leur histoire loin d'eux, en passant son porche. Aucun de nous n'est capable d'une telle attitude et heureusement. Bientôt, j'espère que nous dirons : ces souffrances sont notre histoire commune, elles nous relient au lieu de continuer à nous diviser.

Si nous donnons de la place, de la dignité à l'histoire des élèves, s'ils se sentent accueillis et regardés avec optimisme, alors oui presque tout est possible. Comme l'a écrit Jean-Pierre Aurières, un des auteurs de Territoires vivants « Rien ne résiste à la patience pédagogique » . L'école de la République accueille tous les enfants. Quelle ambition magnifique. Quelle réussite magnifique. Disons-la. Protégeons-la. Mélangeons-nous.

Marguerite Graff (Professeure d'histoire-géographie au lycée Auguste-Renoir à Asnières, Hauts-de-Seine.)